Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation

Herausgeber: Société jurassienne d'émulation

Band: 66 (1962)

Artikel: En suivant le Doubs de Soubey à Saint-Ursanne : carnet de route, 21 mai 1963

Autor: Jubin, Paul

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-549860

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

En suivant le Doubs de Soubey à Saint-Ursanne

Carnet de route, 21 mai 1963

— Il faudra te dépêcher, dit le patron du « Cerf », de sa terrasse récemment construite. Si tu veux arriver à Saint-Ursanne avant le coucher du soleil, il n'y a pas de temps à perdre.

Un coq secoue la torpeur d'après-dîner d'un vigoureux cocorico. Les pommiers blancs tressent une couronne de mariée autour du village, étalé au flanc de la colline.

— Et tu auras soif, car il fait chaud !

Soubey, poignée de façades blanches riant de plaisir. Soubey, village offert comme un verger d'espérance. Soubey, communauté rassemblée et comme apaisée par une église où ruissellent l'art et la joie.

— Mais au fond, tu connais les chapelles tout au long du chemin ?

Clouée au tronc d'un arbre maigre, une plaque métallique indique : « Refuge de chasse ». A deux pas du Doubs. En face du village, quasiment sous votre nez. Tout de même, cet avis : une offense ! Et puis non : il atteste l'ordre nouveau. Les gens prennent l'habitude de vivre dans un réseau d'ordres et d'interdictions. Là où quelques-uns décident de n'écouter personne, de vivre humblement, à leur gré, tout proches de la terre et le cœur tendu vers le ciel, aussitôt la boue de la haute conjoncture glisse sa glu, la lave de la civilisation technique recouvre les volontés les plus fortes. Amputés dans ce qu'ils ont de meilleur, les hommes, mollement consentants, s'adaptent et se sentent confusément diminués.

— Quand je dis chapelles, il y a chapelles et chapelles. Celles du bon Dieu et celles des « boyous » !

Une lavandière grise, d'un bec saccadé, brode des festons autour des saules ahuris. La vallée se gorge de clartés. Elle connaît depuis longtemps les êtres qu'elle porte en elle, elle les nourrit, elle les élève, elle les retrouve en elle. Elle sait leurs passions et leurs élans, leurs

souffrances et leurs exaltations. Elle garde jalousement la marque de leurs tentatives.

Voici précisément les Moulins, grappe de fermes dispersées au long du bief. Leurs noms rappellent d'antiques plans quinquennaux : La Vieille Scie, La Forge... Le Moulin abrite encore une famille d'authentiques meuniers, les Paupe. De père en fils, ils ont reçu les mêmes secrets autour des meules de pierre, ils ont mangé la même poussière blanche, ils ont réparé la même roue de bois, cette roue à aubes si joyeusement éclaboussante lorsque l'eau du bief la pousse impérieusement...

Là-haut, dans le ciel totalement bleu, une alouette écrase ses trilles. Son chant jaillit avec une fraîcheur de source, un flot de bonheur si pressé, si ardent que les notes se cognent les unes aux autres. L'oiseau est invisible. Sa joie seule me parvient. Plus haut, plus loin, d'autres sentinelles heureuses se relaient et redisent l'hosanna du printemps à l'azur.

— Faut profiter du beau temps ! Tu vois, je coupe la première herbe pour la mettre au silo. C'est juste le bon moment.

Le maire de la commune fauche dans son verger.

— Cette année on ne verra pas le printemps ! Il a un de ces retards !...

Pourtant, la neuve saison éclate partout. Les pissenlits fleuris recouvrent les champs d'une jaune furie. Les abeilles et les bourdons s'en trouvent émoustillés et s'en donnent à cœur joie de butiner cette généreuse piste d'atterrissage. Les myosotis crient en bleu leur présence et leur mystère.

— Tiens, voilà le brasseur qui descend de la Montagne.

Un mastodonte ronflant, un camion jaune et bleu amène prudemment des réserves de bière pour les chaleurs promises.

*

Un tourbillon de laque sombre mange en colimaçon de piteuses miettes d'écume : le gouffre du Ramois, insatiable, absorbe ses rations au milieu d'étranges rumeurs. C'est ici une panse du Doubs, une poche à réserves de la rivière, réserves de poissons et d'eaux lourdes. C'est ici qu'elle rumine et qu'elle rêve ses cauchemars.

Au temps de ma jeunesse, les pêcheurs affirmaient ne pas connaître la profondeur du gouffre du Ramois. Mon grand-père, pipe à la bouche, confiait d'un air entendu :

— En passant par là en barque, j'ai déjà essayé de lancer ma perche vers le fond. Elle descend jusqu'au moment où on ne la voit plus... et elle remonte.

Après avoir tiré deux bouffées, il ajoutait :

— Je ne sais pas si ce trou est large, mais il est profond et il est noir. Il cache des « pièces » d'au moins dix kilos ! Ah ! elles en détruisent du poisson ces grosses bêtes !... et puis...

— Et puis ?

— Si tu veux, je vais te dire un secret. Tu connais Chercenay ? Tu sais : dans les années quinze cents, notre village de Soubey perchait là-haut. Et vers seize cent trente les Suédois ont tout brûlé, pillé, mis à sac. Mais nos gens, avertis, ont amené les cloches de l'église de Chercenay avant leur arrivée, au gouffre du Ramois. Elles y sont encore...

En faut-il davantage pour ressusciter le passé, songer aux souterrains perdus, rêver de trésors enfouis ?

Est-ce par nostalgie, intérêt ou amour du passé qu'un pêcheur a planté là un vieux grenier de dix-sept cent un, acheté Dieu sait où ?

Est-ce par affirmation du présent que le fermier du Champois soigne sa ferme modèle, tant et si bien qu'on y respire l'ordre et la propreté à chaque coin ?

Les scarabées rouges et noirs n'en ont cure et fouillent effrontément la gaze blanche des ombellifères, palpant déjà un futur cumin. Quant à moi, je mastique consciencieusement un peu d'herbe de bouc et des feuilles d'oseille.

*

Après un étalement longtemps contenu, la vallée du Doubs se resserre. Les contreforts rocheux apparaissent dans la toison des forêts et s'avancent, hardiment, jusqu'au-dessus de l'eau. Le liquide éclate en étincelles blanches contre ces colonnes invincibles, se fracasse contre les blocs léchés et lavés depuis toujours. Le chuintement exacerbé des gerbes laiteuses étouffe le bruissement du vent, le son de mes pas.

*

Le chemin prend en écharpe le cours de la rivière. Assourdi, assommé par ce bruit, il se réfugie sous les frondaisons nouvelles, la forêt le reçoit. Il quitte ses cailloux blancs et acérés pour la terre battue et gondolée. De temps à autre, maltraité par les noirs couloirs où l'on dévale le bois, il se venge et bondit plus fort en bosses offensantes. La haute futaie s'apitoie et cache de ses branches épaisses la sente rebelle. Entre les mousses spongieuses, les fougères tendent leurs palmes compatissantes. Mais les langues de cerf, malhonnêtes, tirent une longue langue de toile cirée verte.

La forêt court jusqu'au fleuve. Le Doubs, ravi de l'aubaine, mord à belles dents blanches contre les rives et contre les troncs. Ci et là, de longs fûts, gagnés par l'érosion, se sont allongés sur l'eau et tiennent lieu de perchoir au martin-pêcheur, de bouclier aux truites immobiles. La lutte pour la vie continue...

Une voiture neuchâteloise s'est immobilisée dans un refuge du chemin. Un monsieur botté en descend, avec des gestes de seigneur paresseux. Il ouvre le coffre, monte sa ligne, analyse benoîtement sa collection de mouches, place sa brande en bandouillère et descend vers la rivière. Une truite, jeune, éprise de twist et de rythmes endiablés,

chasse les vairons rassemblés sur un fond de sable. A l'approche de l'ennemi, elle s'enfuit, elle aussi, plus pressée que jamais.

*

A la sortie du bois, on débouche dans un large enclos tapissé de prés gras : la vallée s'ouvre en une brève offrande. Une pluie de pétales de fleurs de poiriers me souhaite la bienvenue. Un papillon orange et blanc caresse ma chevelure. La lumière tombe d'en haut, douce et bienfaisante, irradiant les gens et les choses, les réchauffant, les rappelant au travail. C'est la Réchesse, avec sa ferme adossée au pain de sucre de verdure. C'est la Réchesse avec son île fertile où deux chevaux de bonne race tirent la charrue. Ils ont été amenés là sur une barque à fond plat. Ile de la Réchesse, entourée de deux bras affamés de tendresse, quêtant une effusion charnelle.

Lorsque j'approche de la ferme, le coq sermonne ses poules d'un bref appel et les prie de se retirer. Ai-je vraiment l'air de m'intéresser aux poules ? La plus vieille d'entre elles, douairière de la basse-cour, s'en moque éperdument et continue de boire à petits coups, juchée sur le rebord de la fontaine, en renversant sa tête avec de coquins clignements d'yeux.

De l'autre côté du Doubs, le fil blanc de la route faufile l'étoffe verte des prés dégringolant d'Epauvillers. Il s'arrête brusquement derrière une ferme : Chervillers.

Dans un champ fraîchement retourné, deux femmes et un homme plantent des pommes de terre. Chacun tient sa « cratte » sous le bras. L'homme offre son dos nu au soleil brûlant. Elles, serrant bien fort la corbeille d'osier contre la poitrine, se penchent, patiemment, sans mot dire, ensevelissant des espoirs avec les plantons. Quand les « crattes » sont vides, les femmes s'approchent de l'homme. Il vide un sac. Un chien noir suit les opérations, assis sur son derrière. Quand le sac est vide, l'homme le jette sur le chien qui s'en va frétillant de la queue, ravi d'être transformé en mannequin canin de chez Christian Dior. Un tracteur attend la volonté du maître pour ouvrir d'autres sillons.

*

Sur un petit air de Vivaldi, le Doubs se hasarde à danser quelque peu et après un sérieux tour de valse, troue la masse de rochers étrangleurs pour faire irruption dans une nouvelle clairière enchantée, la blanche Charbonnière, si bien nommée. Je m'y sens troublé par le vertige des belles heures, ces heures du dimanche après-midi qui n'appartiennent qu'à la joie donnée.

Là-haut, plus haut que les « côtes » du Doubs, plus haut que la terrasse de Montfavergier, on perçoit l'éclatante blancheur des rochers de Saint-Brais, avec ces cavernes où les premiers hommes sont apparus, berceau de l'humanité suisse... du premier « homo sapiens helveticus »...

Sur l'autre rive, un troupeau de bruns moutons, tond le gazon bon. Au milieu de joyeux pépiements, des enfants s'avancent, agitant leurs

sacs d'école à bout de bras. Ils hèlent leur père qui s'empresse. Diable, ces mioches éreintés méritent bien qu'on les entoure : ne descendent-ils pas d'Epauvillers où ils partent chaque matin en quête d'un peu de science et de conscience ? Le père, très fier d'assurer la gérance d'un domaine où grouillent les enfants et le sourire, actionne le funiculaire à main, rejoint ses enfants de l'autre côté du Doubs et les ramène dans la benne. Les gosses se mirent dans l'eau et se trouvent beaux, aussi beaux que le ciel qu'ils touchent.

Un avis bien placé informe tous et chacun que seuls les habitants de la Charbonnière, le fermier et les personnes à son service, le personnel des F.M.B. de même que le facteur, sont autorisés à utiliser ce moyen de transport. L'usage en est strictement interdit aux tiers... Pour les tiers, d'accord ; mais pour ma moitié ? En guise de réponse, une pie avocate, l'oiseau de la Charbonnière, tire un trait net et décidé vers le soleil. J'ai compris : point d'exclamation !

Jean de la Charbonnière, ainsi s'appelle le fermier, m'entraîne dans sa cuisine où l'on sent bon le pain et le lait frais.

— Tu ne vas pas passer par ici sans boire un petit coup avec nous. Ça nous fait tellement plaisir !

Il pose sa main dans la mienne, sa main rude et belle :

— On vit un peu à l'écart, par ici, mais on y est bien. Le matin, il faut porter la crème jusqu'à Soubey. Et le chemin est une suite de soupières. Mais ça ne fait rien, au moins, on sait pourquoi on vit. On n'est pas riche, mais on est heureux.

Et je pense à toutes ces cités organisées scientifiquement, où la fièvre humaine chasse les blocs de béton hors du sol, où la folie de la vitesse engendre les pétarades des moteurs et les klaxons éclatants, où les magasins présentent les mêmes marchandises, aux mêmes prix et avec le même sourire commercial. Voilà le grand malheur : la rationalisation crée le nivellement universel. Et l'homme à l'esprit standard, au cœur standard perd le contact avec la terre. Il s'accroche à ces dieux puissants, exigeants : son ventre et son porte-monnaie !

— On n'est pas riche, mais on est heureux !...

La terre... pour les citadins, n'est-ce pas un coin pittoresque où ronfler, où rêver le dimanche ? La terre... pour les intellectuels, n'est-ce pas le musée des richesses abandonnées ? La terre... pour les techniciens, n'est-ce pas une zone à exploiter à partir de plans établis dans les bureaux ?

Ici, la terre, notre mère la terre, ouvre son giron. Ici, elle demeure vierge et sauvage. Ici, elle se révèle simple et belle.

Le paysan ne saurait la violenter. Il s'adapte, il s'accoutume, il se pétrit à son contact. L'alliance éternelle de l'homme avec la terre se renouvelle.

Et quand on parle de contact avec la terre, il ne faut pas se leurrer. Étendre des couvertures, apprêter des fauteuils en plastique, monter des tables pliantes, ouvrir le poste à transistor, puiser aux boissons du

frigidaire transportable, que ce soit au bord du Doubs, que ce soit sous les sapins du Haut-Jura, est-ce retrouver la terre maternelle?

Pour la comprendre, il s'agit de la travailler à pleines mains, de la retourner, de la surveiller, de la soigner, de coucher avec elle. Alors, on devine ses humeurs, ses besoins, ses possibilités. Et on l'élève, en l'aimant, parce qu'on la sait bonne et belle. Le soleil et la pluie, le vent et la rosée rythment sa croissance et bercent sa générosité. Les pas et la sueur du paysan la stimulent et l'entourent aux moments de la fécondité. Voilà ce que m'enseigne la Charbonnière. Croire à la mission du paysan. Croire au lien ombilical reliant l'homme à la terre. Qu'on ne s'y trompe pas : le terrien travaille et vit avec la roche, avec le bois, avec le fer, avec les matières premières naturelles. Il compte avec la sève et avec l'eau et avec la chaleur qui forment le sang nourricier d'un sol en attente.

Il regarde les citadins, les faux-terriens d'un œil résigné. Ils ont des mots plein la bouche, des vitamines plein l'estomac et des écus plein le gousset. Mais lui, avec les reins rompus et le corps vieilli, il garde un cœur jeune, car il incarne la liberté alliée à la joie la plus sereine. Il se moque de l'argent et des paradis artificiels. Il se nourrit de la couleur des saisons et du ciel longuement déroulé au-dessus de sa tête. Il ne parle pas beaucoup, mais comprend. Cela lui suffit.

*

Le Doubs, avide de solitude, s'enfonce dans un couloir de verdure éblouissante. Plus de chemin, plus de sentier. Deux pans feuillus tombent en V du haut de la montagne, tapisseries de foyards clairs dont la masse touffue vient offrir ses ourlets boursouflés aux rives étonnées. De petits éclairs d'écume scintillent sur les rocs moussus de la rivière. Tout se passe dans le silence et le secret.

Je marche sur l'herbe humide, parmi les orties blanches et les tussilages des marais. Je saute d'une terrasse spongieuse sur les galets de la rive. Il faut ruser pour se frayer un chemin, traverser une pente amollie par l'eau des neiges fondantes, enjamber un tronc abattu et pourri, se perdre parmi les saules, réapparaître sur un sentier battu... tandis que l'eau d'un petit courant vous asperge en un rire sec et saccadé.

Je suis fier de cette vallée, de ma vallée du Doubs. Toujours haletante dans son orgueilleuse fierté, elle a refusé la mutilation et le viol. Elle répugne à devenir un des bâtards de la société moderne !

Un foyard acquiesce en étalant la tendresse de ses feuilles comblées de lumière, au-dessus de l'eau immobile. Enivrée, une « ayatte » ou « grande Jeanne » cherche d'hypothétiques philtres d'amour autour de noisetiers bien en feuilles. Le sait-elle : « année de noisettes, année de garçons » ?

Le sentier retrouvé se dandine sur un trottoir herbeux où les trembles, les saules et les sorbiers tiennent lieu de réverbères. Tremblez, grosses feuilles de rhubarbe, tremblez, papillons bleus, tremblez, eaux

rieuses, tremblez, truites malignes, tremblez tous... L'ennemi vous guette. Tenez bon !

Aux Rosées, un ruisseau bondit d'une coupure dans la montagne et porte ses gazouillis à la rivière. Sur le sable du bord, je laisse l'empreinte de mes pieds boueux. Les pigeons sauvages roucoulent dans les futaies. Là-bas, un cirque de rochers dressés comme de grandes orgues barre le fond de la vallée.

Résolument, le Doubs se plie aux ordres de la terre jurassique et dessine un arc régulier, ample et bien coulé, jusqu'à Tariche. L'eau se fait brune et lourde de splendeurs. Le hameau de Châtillon, de l'autre côté, affirme la puissance du Clos du Doubs et déroule, comme à une balustrade, un tapis d'herbe moussue. Des troupeaux s'ébattent avec des tintements de sonnailles endimanchées. Les sapins piquent leurs flèches sombres dans cette symphonie en vert et bleu.

Deux pêcheurs bâlois, avec bottes et toque russes, entrent à l'auberge campagnarde de Tariche. Dans la salle au plafond bas, le patron trinque avec un client quelque peu chaviré.

Sa femme s'affaire.

— Patronne, dit le client, t'es belle, toi !

— C'est seulement maintenant que tu le vois ?

— Tu t'appelles Brigitte, reprend le client, c'est vrai ?

— Oui, Brigitte Bardot !

— T'habites toujours ici, au bord du Doubs ?

— Où est-ce qu'on est mieux qu'ici, à Tariche, au bord du Doubs ?

La patronne s'avance et boit un coup dans le verre de son mari :

— Il est bon, ce petit Mâcon !

— Hein, Brigitte, ajoute le client, la couleur jaune, c'est pas la nôtre !

— Laisse-moi, bedjé, pour le moment, je dois couper du petit lard pour les gens qui sont sur la terrasse !

*

Après Tariche, je retrouve la bonne poussière blanche de la route, d'une vraie route, avec des flaques d'eau où se mire le ciel. Les bûcherons empilent les bûches de bois, à portée de camion. Les pervenches, timides, chantent la paix sylvestre.

L'eau du Doubs, véritable étoffe moirée, n'a besoin d'aucun mannequin pour se présenter. Elle reste là, longuement, sous les frondaisons, à emmagasiner des reflets sous une laque précieuse.

*

Sur la rive gauche, la pente est presque verticale. Tout là-haut, la montagne a perdu sa solide chevelure de sapins. Sur la terre chauve, les maisons de Montenol se profilent dans le ciel, petites ombres chinoises arrangées pour le théâtre du printemps. Allez, hirondelles, et vous, corbeaux ronchonneurs, annoncez le spectacle à tous vents, réveillez la montagne paresseuse. Demain, l'orage frappera les trois coups.

Patience : voici une nouvelle fuite de la rivière, entre la mousse verte des forêts et les rochers cuivrés par le temps. Où va-t-elle si pressée, si pressante, si conquérante ? Ne voit-elle pas, en face d'elle, cette barrière des Rangiers, ce mur immense aux insondables épaisseurs ? Se figure-t-elle venir à bout de cette montagne dressée par les siècles ? Voyez-la, cette prétentieuse ! Tantôt elle respire, se calmant sous la surface toute en plaques de verre fumé. Tantôt elle s'élance en bondissante furie contre la masse rétive. Rien n'y fait ! Haletante, elle se repose en s'accoudant à de longues bandes de terre plate, où les vaches paissent, indifférentes. Vaches brunes et blanches avec leur souffle chaud, avec leur tête baveuse, avec leur ventre plein de vie, avec leurs tétines gonflées. Elles restent en troupeau, grosses cloches et grosses vaches devant, petits veaux et petits appétits derrière. Un garçon crie «véla, véla ». Placides, les veaux désapprouvent d'un coup de queue.

A Ravines, le Touring Club Suisse a organisé une place de camping. Caravanes aux yeux clos, tentes à la bouche fermée, attendent les flâneurs du samedi. Ici, premier îlot, premier point d'appui de l'envahisseur.

Un bûcheron rentre de la forêt, hache sur l'épaule. Un pêcheur passe le Doubs sur une barque à fond plat. La journée va s'achever. L'effort a trouvé son compte. Le travail et la fatigue cohabitent avec la sagesse rustique. Le paysan d'ici, l'homme d'ici, connaît la vie dure. Il s'y résigne, il s'en pétrit, il s'en nourrit. La rudesse cache un germe chaud. Le corps et la terre s'accordent et procèdent aux échanges secrets. L'esprit et la terre se rencontrent et mesurent la ferveur créatrice. Le cœur et la terre se pénètrent et rêvent de lendemains traversés d'espérance. La certitude, la patience et l'ordre donnent, en tout honneur, la main à la terre, et procurent à l'âme cet équilibre profond et sain. L'homme vit de ce que la terre et le ciel lui ont donné.

*

Près de Montmelon soudainement apparu, des tunnels enfilent le train de cinq heures et demie. Un bruit assourdissant emplit sporadiquement la vallée. Puis le silence revient.

Et le Doubs, réussit-il dans ses attaques renouvelées, à battre en brèche la digue immense des Rangiers ? Malgré ses efforts désespérés, son forage n'avance pas. Son rêve d'évasion vers l'est, vers les Allemagnes, s'écroule. Il abandonne, mais avec quelle noblesse! Il fait demi-tour, résolument, opte pour les pays latins, pour les pays de soleil et de lumière, pour le doux pays de France... Fatigué par ses infructueuses tentatives, il se laisse aller, se mue en fleuve d'huile lourde, tandis que le viaduc lui fait signe d'avancer, perché sur ses hautes pattes de béton.

*

Allez sur le pont de Ravines, écoutez les confidences de l'eau et ses soupirs apaisés. Elle vous répète ces noms découverts aux vacances

jurassiennes : La Verte-Herbe, Clairbief, Chez le Baron, La Malmaison, Les Moulins du Doubs... Elle vous raconte ses accès de coquetterie à l'approche des auberges et des ponts. Elle vous narre la joliesse des bassins attardés sous les fougères penchées. Elle vous redit les refrains de mai chantés aux vergers fleuris. Elle vous décrit les joues rosées de l'aube et le scintillement du soleil de midi. Elle lâchera, si vous insistez, quelques détails des crimes dont elle fut témoin, avec des larmes d'or et de sang. Elle avouera tous ses rêves enfouis dans les nuits passionnées. Elle chantera les bains enfantins de la montagne accourue jusqu'à elle. Elle criera le triomphe de la liberté...

La truite tachetée de bleu et de rouge et les brochets aux dents acérées pourraient aussi redire les extases du crépuscule, les communions nocturnes, les amours du matin et les chavirements dans les saisons... Et le renard aussi, et la loutre, la belette et l'écureuil, le chevreuil et le sanglier... Et la fritillaire aussi, et la menthe, la benoîte des ruisseaux et la cardamine des prés, le muguet et la scille... Et le brouillard aussi, et le givre, la glace et la neige, la nue et la lune...

*

Les avances du Doubs ont été repoussées par la terre germanique. Une de perdue, dix de retrouvées ! Dix terres fidèles, franco-suisses, avec leurs légendes et leurs attraits, dix terres qui n'en forment qu'une, avec des truites au bleu et à la meunière, avec de la friture et des omelettes au rhum, avec de l'absinthe et de la framboise.

Des flancs comprimés de Montmelon, des sources jaillissent de partout et courent en frétillant vers la rivière, pour la fouetter, la réveiller, la revivifier et la stimuler.

Diable, après le tournant, la noble Saint-Ursanne attend ! Les foyards tremblants de tous leurs rameaux purs, caressent la surface de l'eau, la peignent comme pour une cérémonie, lui chuchotent des promesses.

Le fleuve, prudent et sage, avance lentement, méditatif. Il emplit le bassin et arrive à ras des rives aplaties. Tout le paysage renversé s'étale sur la nappe assoupie. Le Doubs réfléchit.

Le viaduc enjambe la gorge ouverte du côté des Malettes, de ses douze arches élégantes. C'est presque un viaduc porte-bonheur.

Tout près de là, dans un champ fleuri de renoncules et d'esparcettes, la chapelle de Lorette vit de son isolement. Sanctuaire édifié en 1633, il a vu la soldatesque des pays nordiques, il a senti le souffle de la peste, il a connu l'époque des famines. Il porte sur ses murs la reconnaissance des chrétiens de la région, entre des fresques historiques où le château de Saint-Ursanne apparaît dans son habit de 1580.

Les rangées de peupliers égrènent un chapelet au long de la rivière, réminiscence du temps des vénérables prévôts. Peupliers... hallebardiers oubliés depuis les temps moyenâgeux, aux portes de la ville.

Finie l'alternance des bassins et des rapides. Le Doubs entre à Saint-Ursanne en grande solennité, en imposante procession. Partout

des mirages flatteurs et vacillants lui souhaitent la bienvenue. Le Doubs, le mystérieux, le tant attendu, s'approche de sa première ville et lui donne, avec émotion, un baiser de paix.

Les petits bourgeois, devant leurs villas, tondent le gazon. Devant une maison basse, une plaque indique : « Préposé aux poursuites ». L'odeur lourde des lilas déborde des jardins sarclés. Les grillons, les derniers grillons, raclent l'annonce du soir proche. Un toutou blanc et peigné traverse la rue ; un toutou de ville.

La route cantonale, polie, asphaltée, s'étrangle entre deux maisons aux toits difformes. La vieille ville a posé là ses sentinelles extérieures.

Encore quelques pas et j'entrerai dans ce haut lieu des hommes du Doubs : Saint-Ursanne. Encore quelques pas sonores sur le pavé et je passerai sous la porte Saint-Paul. Et voilà ! Un chat file entre les murs. Deux petites vieilles, foulard sur la tête, causent patois auprès de la fontaine. Les géraniums mettent des lueurs flamboyantes aux boutonnières des maisons. Les ruelles respirent au rythme des soupirs du vent et des grincements des enseignes en fer forgé.

A l'entrée de la cour de l'archidiaconné, de précieux débris mérovingiens reçoivent depuis des siècles la caresse du jour. Un encorbellement soutenu par des consoles sculptées leur tient compagnie. Le passant les contemple, les admire et trouve bon que le temps vaccine ainsi les hommes contre l'oubli et la superficialité.

Autour de la collégiale rôde encore le souvenir des saints et des chanoines. Dieu a laissé son monument, son signe, son Sinaï. Il nous parle en pierres, en lumières et en appels de cloches. Il nous attend, au cœur des riverains, prêts à la fraternité.

La fontaine de mai rit de toutes ses fleurs. Le pont sur le Doubs écoute les chuchotements courant sur les balcons de bois suspendus au long des murs. Mais saint Jean Népomucène, habitué à la discrétion, ne révélera rien, ni aujourd'hui, ni demain.

L'ermitage accroche son témoignage et sa simplicité parmi les rocs dominant la collégiale et le cloître. De là-haut, notre bon saint Ursanne semble sourire encore et conseiller le bon peuple dans la psalmodie des complies :

« Et vous, humains, jusques à quand ces cœurs fermés, ce goût du néant, cette course au mensonge ? Sachez-le, pour son ami, le Seigneur fait merveille. »

Paul JUBIN